

I.A

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Art, Argent
Doit être adressé à ALRUCY
Imprimerie Labaume, 44, 5

RÉDACTION

Service des Communications
M. de Broglie, Directeur
5, Lyon
PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC-PARLER

Le plan est bien simple, et il n'est pas besoin pour le pénétrer du don de double vue, ou d'une dose de finesse extraordinaire. Voici la chose :

Il s'agit tout bonnement d'envenimer l'antipathie mutuelle de Jules Simon et de Gambetta, de les exciter l'un contre l'autre, de couper en deux la majorité républicaine de la Chambre, de disloquer l'union des Gauches et de dire ensuite au Maréchal-Président : vous voyez, il n'y a de majorité possible qu'au Sénat, vous ne pouvez gouverner qu'avec le Sénat ; les Ministres républicains passent leur temps à s'entre-décorer, ce ne sont pas des hommes politiques, sérieux, ce sont des brouillons.

Conclusion : une majorité de Droite, un Ministère de Droite, et si la Chambre bronche, la dissolution sur un terrain sagement préparé par des remaniements administratifs moins timides que ceux de MM. Ricard, de Marcère et Cie.

Comme on le voit, la combinaison ne manque pas d'une certaine finasserie, et l'on y sent à plein nez les manigances du duc de Broglie et les rancunes de M. Buffet.

Etant admis que Jules Simon et Gambetta n'ont pas l'un pour l'autre une tendresse excessive, il devenait tout naturel d'exploiter cette inimitié, en lui donnant des proportions plus grandes qu'elle n'a réellement.

Aussi les journaux d'ordre moral y emploient-ils tout ce qu'ils ont d'encre et de fiel, et c'est un plaisant spectacle que de voir la *Défense* et le *Français* travaillant d'une ardeur égale à cette œuvre de discorde et de haine.

On rappelle les souvenirs de Bordeaux, où Gambetta faillit faire empoigner Jules Simon, ni plus ni moins qu'un bonapartiste ;

On reproduit avec complaisance le

portrait célèbre où le *Journal* publie la prise le traitait de « *Journal* ».

On s'appesantit à calculer sur la « grande » de Gambetta dans la question.

Gambetta est battu, Gambetta est vaincu, Gambetta a mordu la poussière ; la débâcle de Gambetta, le Waterloo de Gambetta ; — toutes ces phrases véniennes s'étalent en belle page de nos bons journaux qui s'efforcent charitablement de retourner le poignard dans la plaie.

Peu s'en faut que semblables aux spectateurs des combats d'animaux, ces artisans d'intrigues et de conflits ne se laissent aller jusqu'à crier : Ksss ! Ksss ! Hardi Gambetta ! Pille Simon !

Quel beau rêve, en effet ! Jules Simon dévoré par Gambetta, Gambetta mangé par Jules Simon ; les deux chefs de la majorité républicaine s'étranglant mutuellement et s'étouffant l'un l'autre...

M. de Broglie en éclaterait de joie, M. Buffet ne pourrait dissimuler un sourire d'allégresse sur sa face grimée, et Mgr Dupanloup s'oublierait peut-être jusqu'à dessiner un pas de caractère dans sa fournaise.

Eh bien, non ! Cette allégresse, cette joie leur sera refusée, car la ruse est par trop grossière et le dessous des cartes trop visible.

Jules Simon et Gambetta peuvent se détester, nous ne disons pas non, mais il ne sont assez sots, ni l'un ni l'autre, pour ne pas comprendre le parti qu'on essaie de tirer de cette antipathie, et leur inimitié personnelle saura toujours céder et disparaître devant l'intérêt supérieur de la République.

Nul n'est parfait dans ce bas-monde, les républicains ne sont pas des anges, et il arrive trop souvent que des divergences d'opinions les divisent et les mettent en lutte ;

Mais en dépit de ces divisions, il y a toujours un petit coin où ils se rencontrent et se donnent la main : ce petit coin, c'est la haine de la monarchie et de

la dictature, sous quelque nom qu'elle se cache. Quel que soit le degré d'éloignement qu'aient deux républicains l'un pour l'autre, on les verra toujours se rapprocher et se rejoindre au point de vue du bonapartisme ! ou : A bas l'ordre moral !

L'expérience en a été faite déjà, et M. de Broglie et ses compères devraient se le tenir pour dit.

Après le 24 Mai, les divisions des partis républicains existaient comme aujourd'hui, il y avait déjà la Gauche, le Centre-Gauche, l'Extrême-Gauche, etc., et cependant au seul mot de fusion monarchique, tous ces groupes se réunissant étroitement ont formé une phalange assez résistante et assez solide pour briser et mettre en pièces les efforts de la réaction conjurée.

A l'époque de l'élection des Sénateurs inamovibles, Jules Simon et Gambetta déjà se trouvaient en présence et ne s'adoraient pas plus que présentement, cela ne les a pas empêchés de s'associer et de s'entendre pour faire passer cinquante Sénateurs républicains à la barbe des Monarchistes déconfits et pâles de rage.

Que les survivants de l'ordre moral ne se nourrissent pas d'illusions trompeuses ; les discordes républicaines que nous déplorons, du reste, les divisions de détail s'évanouiront toujours devant le danger commun d'une monarchie, d'une dictature ou d'une réaction quelconque.

La majorité de l'Assemblée peut se disperser parfois dans les chemins de traverse et se relâcher de sa discipline pour suivre tel ou tel chef préféré, mais il suffira de voir paraître à l'horizon le visage pédant d'un Broglie ou la tête revêche d'un Buffet pour ramener tous les égarés au bercail.

Entre deux antipathies on choisit toujours la moindre, et nous sommes convaincus que Jules Simon et Gambetta

n'hésiteront jamais à se jeter dans les bras l'un de l'autre et même à s'embrasser à bouche que veux-tu, — plutôt que de voir leur rivalité servir de marchepied à un nouvel étrangleur.

JACQUES BARBIER.

ENCORE L'ÉPURATION

On nous accusera de rabâcher, mais tant pis. — Au risque d'ennuyer nos lecteurs, nous ne cesserons de revenir sur cette question d'épuration administrative qui, pour nous, est la pierre d'angle de l'édifice républicain.

Suivant la généralité des informations, le nouveau mouvement préfectoral contiendrait cinq ou six révocations de préfets, deux ou trois déplacements et quelques mutations de secrétaires généraux ou de sous-préfets.

On avouera que c'est maigre, et si c'est à des modifications aussi insignifiantes que doit s'arrêter la profondeur du républicanisme de Jules Simon, le fond de cette profondeur sera vite trouvé.

Nous ne voudrions pas toujours redire la même chose, mais il est avéré et incontestable que, depuis la dictature de l'ordre moral qui n'avait pas de ces ménagements et de ces pudeurs, les quatre cinquièmes des fonctionnaires en place sont hostiles au gouvernement républicain.

Parcourez les bureaux d'administration ou de finances, depuis le cabinet du chef jusqu'à la table noire de l'expéditionnaire, et partout vous verrez le mot République provoquer un sourire de dédain ou de mépris.

Il est encore avéré et incontestable que la plupart des préfets et sous-préfets qui, sous l'épithète vague de conservateurs font le plus bel ornement de nos départements, ne servent la République qu'avec une résignation voisine du dégoût. — Toutes leurs amabilités, leurs sourires et leurs prévenances sont pour la coterie réactionnaire dont ils dépendent, — les plus adroits dissimulent le plus possible leur répugnance, mais elle se fait jour quand même.

Voyez M. Welche, préfet du Rhône ; grâce

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

BRIOCHES DES ROIS

En France

Leurs Majestés sont servies !

A cette annonce, on vit s'avancer solennellement : Monseigneur Henri Dieudonné, comte de Chambord, dit Henri V, — en disponibilité ;

Monseigneur Louis-Philippe, comte de Paris, dit Louis-Philippe II, — en disponibilité ;

Et Monseigneur Napoléon-Louis-Jean-Charles Bonaparte, dit Napoléon IV, — en disponibilité.

Ces trois Majestés étaient suivies chacune d'un assez grand nombre d'oncles, de neveux et de cousins qui prirent place auprès de leurs augustes parents.

Quant aux autres convives, amis, partisans, frères, pique-assiettes, etc., ils se mirent respectueusement au bout de la table.

La brioche s'élevait majestueuse sur un plateau d'argent, avec des tons dorés et croustillants qui faisaient venir l'eau à la bouche.

Mais à voir le nombre d'affamés qui la convoi-

taient, il était fort à craindre qu'il n'y en eût pas pour tout le monde.

— Moi je veux ce morceau na ! glapit une voix aigüe et criarde d'écolier.

Et l'on vit le jeune Napoléon-Jean-Charles Bonaparte debout sur sa chaise et étendant le doigt sur la plus belle part.

— Fi ! que cet enfant est mal élevé dit Monseigneur Dieudonné froissé de la grossièreté de ces allures.

— Mal élevé vous-même, vieux singe ! répliqua le jeune homme qui avait lu son Cassagnac, et sa main rapace s'avança jusqu'à la brioche, lorsqu'un coup sec frappé sur les doigts arrêta net son fan.

— Pardon, après nous s'il en reste ! allons Philippe, bougez-vous un peu !

Mais Philippe ne bougea pas.

— Décidément nous ne ferons jamais rien de ce nigaud !

— Vous êtes bien sévère pour votre neveu, mon cousin d'Aumale, dit le comte de Chambord touché de la mine déconfite de Louis-Philippe II qui allongeait le nez dans son assiette vide.

— Eh qui ne serait de méchante humeur, mon cousin, en face d'une semblable indifférence et d'une pareille mollesse ? Regardez, ce garçon là se laisserait manger son trône dans la main et si je n'avais flanqué une chiquenaude sur les doigts de ce gamin, le petit Bonaparte lui prendrait sa part légitime de gâteau.

— Ah légitime, permettez, il n'y a de légitime ici que mon droit divin.

— Oh là là !

Cette interjection irrévérencieuse sortait de la bouche du jeune numéro IV qui tenait à justifier son éducation négligée.

— Vous avez dit ? demanda le comte de Chambord.

— J'ai dit : oh là là ! Ou si vous aimez mieux, des navets, ou si vous préférez, du flan !

— Décidément je ne comprends pas.

— Ne cherchez pas plus longtemps, mon noble cousin, le drôle ne connaît que le langage qu'il a pu apprendre au milieu des agents de police ou des brailleurs qui l'ont formé, — et si vous m'en croyez, nous ferons mieux de causer ensemble.

— Volontiers.

— Donc mon cousin de Chambord, que préférez-vous dans ce gâteau ?

— Mais dame ! le morceau qui m'appartient, celui-là !

— Votre Majesté ne le trouve pas un peu gros pour son estomac ?

— Je ne pense pas.

— D'une digestion difficile ?

— Il me semble que non.

— Si nous le partageons ?

— Une fusion. Halte-là ! Je sais ce qu'il en retourne.

— Ainsi vous refusez ?

— Positivement.

— Vous voulez tout ou rien ?

— Vous l'avez dit.

— A merveille, vous n'aurez rien ! Hardi, Philippe à l'assaut !

Et le noble duc d'Aumale essaya par un vigoureux coup de poing de galvaniser l'inertie de son impassible neveu ;

Au même moment le jeune Bonaparte s'élançait de son côté, le couteau à la main...

Le comte de Chambord lui-même daigna se lever de sa chaise pour sa majestueuse fourchette...

Mais hé ! de brioche ! Fourchette et couteau s'agitèrent dans le vide.

— Garçon où est la brioche ? cria le duc d'Aumale de sa voix de commandement !

— Monseigneur, une dame l'a enlevée.

— Quand cela ?

— Pendant que vous vous disputiez.

— A-t-elle donné son nom au moins ?

— Voilà sa carte : *Dame République*.

— Ah la gueuse !

— Ah la scélérate !

— Ah la maudite !

— Et qu'a-t-elle dit, garçon, cette misérable ?

Le garçon — Elle a dit qu'elle mangerait la brioche toute seule !

à une souplesse particulière dans les entournures, on a pu le croire pendant quelques mois sincèrement dévoué au « nouvel ordre de choses », style Buffet, mais son cléricisme n'a pas tenu devant la question de la liberté de conscience et des enterrements civils.

Non content d'avoir assisté pompeusement à la messe d'inauguration de la Faculté catholique de Lyon, il n'a consenti à rapporter l'arrêté Ducros que pour lui substituer une réglementation semée de sous-entendus, de restrictions, de traquenards et de chausse-trappes destinés à produire le même effet que la brutalité de son prédécesseur.

Autre chose ! sollicitez de la Préfecture du Rhône une autorisation de colportage pour un écrit républicain, vite on s'empresse de vous la refuser comme au bon temps des Desmaisons et des Coco.

Et cependant M. Welche, nous le répétons, est un des préfets ralliés à la République ; il protestera à qui veut l'entendre de son dévouement en paroles, mais qu'il se présente un acte à faire, une mesure à prendre, — serviteur ! l'oreille réactionnaire reparait et la casaque républicaine se retourne.

Ainsi des autres. — Ah ! il y aurait un bon moyen, un excellent moyen de se rendre compte de la sincérité et de la fidélité de ces fonctionnaires auxquels M. Jules Simon n'ose toucher que du bout des doigts, — ce serait de faire proclamer inopinément l'Empire ou la monarchie... pour vingt-quatre heures, — vous verriez combien d'entre eux se lèveraient et se montreraient disposés à défendre la République !

Nous avons de fortes raisons de penser que le bataillon serait maigre et le ministère se trouverait vite édifié sur la solidité de son personnel.

Malheureusement, de pareilles expériences rentrent dans la catégorie des charges d'atelier et sont difficiles à pratiquer. Il faut donc s'en tenir aux antécédents, aux actes, aux habitudes et aux procédés de messieurs les fonctionnaires pour se rendre compte de leurs sympathies et de leurs tendances.

Il n'y a là rien de très-malaisé, car ni les renseignements ni les données, ni les pièces ne manquent. — Il suffit de regarder, d'écouter, de lire et de ne pas se boucher volontairement les yeux et les oreilles.

Maintenant, qu'on ne vienne pas nous parler de martyrs, d'immolations, de victimes, etc.

Cette phraséologie a fait son temps, et personne ne saurait s'apitoyer sérieusement aujourd'hui sur le malheur d'un préfet ou d'un sous-préfet dégoûté.

Pourquoi ? parce que la situation de préfet ou de sous-préfet est par elle-même essentiellement instable et sujette aux va et vient de la politique. Il n'en est pas d'une préfecture comme des autres carrières auxquelles on arrive péniblement après un labeur pénible et assidu ; neuf fois sur dix on est bombardé préfet, sans études préalables, sans capacités, sans stage, et uniquement parce que votre nom et vos opinions correspondent plus ou moins à la politique du jour.

Prenez la liste des préfets et vous verrez que la plupart ont conquis d'emblée un poste de vingt ou trente mille francs de traitement, sans s'être donné d'autre peine que d'intriguer

ou de passer des journées entières dans une antichambre ministérielle.

M. Guigues de Champvans était journaliste avec un abonné, M. Ducros était ingénieur, M. Pascal était rentier, M. Scipion Doncieux était magistrat et poète ; nous citons les plus célèbres. Ces messieurs passent sans transition à une haute fonction administrative. Faut-il les plaindre et pleurer leur sort quand ils en dégringolent ? Eh non, parce que cette dégringolade ne leur enlève aucune situation digne d'intérêt et ne les prive que d'un appointement dû aux jeux de la politique et du hasard.

Pour les sous-préfets, la chute est encore moins pénible.

On connaît la manière de faire les sous-préfets ? Un beau jeune homme se promène sur le boulevard. — Il est cousin de M. Machin, neveu de madame Chose, son gousset sonne creux par suite d'une déveine au baccarat, v'là ! on lui confie un arrondissement à administrer, sous la surveillance d'un chef de bureau. — Or, quelle cruauté, je vous le demande, de reprendre ce beau jeune homme par son faux-col et de le reporter sur l'asphalte où on l'a cueilli ?

Y a-t-il là matière à pousser des gémissements et à verser des larmes ?

Voilà à quoi se réduisent les grandes persécutions tant exploitées des modifications administratives, et de ce côté le cœur tendre de Jules Simon peut se rassurer, — aucune victime des mouvements préfectoraux ne mourra de faim, et quand un homme a conquis une situation sans travail et sans peine, il est permis de l'en arracher sans remords et sans douleur.

Parlerons-nous des fameux bouleversements administratifs, le thème favori de feu Buffet ?

Inutile n'est-ce pas ; sous prétexte de ne pas bouleverser l'administration, cet illustre homme d'Etat prétendrait laisser bouleverser les administrés et donner libre carrière aux inventeurs de complots pour perquisitionner les citoyens, forcer leurs tiroirs et fouiller leurs poches.

De tels exemples doivent avoir édifié l'opinion sur la crainte de bouleverser l'administration et nous n'insisterons pas.

Qu'il nous suffise de dire que les plus dangereux de tous les bouleversements, que les plus graves des désordres sont ceux qui consistent à maintenir des fonctionnaires animés d'une hostilité plus ou moins hypocrite et à confier les portes de la place à des gardiens tout prêts à livrer les clefs.

FEUILLES VOLANTES

Peu de chose à dire des réceptions officielles du nouvel an. L'agence Havas nous a annoncé que ces réceptions avaient eu lieu « conformément au programme, » et c'est tout.

Le Maréchal-Président n'est pas bavard, ce dont nous ne saurions le blâmer, et il se contente pour tout discours d'une inclinaison de tête ou d'une poignée de main. Cela vaut peut-être autant que de parler pour ne rien dire.

Quant à Jules Simon, obligé par sa réputation d'éloquence à prononcer quelques paroles, il a bien fallu qu'il y allât de sa

bonne heure, j'aime ça. C'est avec la discipline, voyez-vous, que nous avons conquis Metz et Strasbourg. Et maintenant à table puisque nous pouvons nous reposer sur nos lauriers, il faut se régaler. Eh bien, vous ne vous asseyez pas mes amis ?

Le roi de Bavière timidement. — Il n'y a pas de chaises.

L'empereur Guillaume. — Tiens, on les aura oubliées, ça ne fait rien, vous resterez debout. Bah, vous en avez vu d'autres, pendant la campagne !

Le roi de Wurtemberg. — Certainement et nous sommes trop honorés pourvu que votre majesté soit assise.

L'empereur Guillaume. — Oh pour cela, j'ai un assez bon fauteuil et mon tapissier Bismarck... Eh bien, vous ne mangez pas ?

Le roi de Bavière de plus en plus timidement. — Nous n'avons pas d'assiettes.

L'empereur Guillaume. — Pas possible !

Le roi de Saxe. — Ni de fourchettes.

Le roi de Wurtemberg. — Ni de couteaux.

Le grand duc de Bade. — Ni de verres.

L'empereur Guillaume. — Voyez-vous ça ! on aura aussi oublié vos couverts. Mais le mal n'est pas grand : — Vous me regarderez manger !

En Italie

Victor Emmanuel. — Prenez la peine de vous asseoir, Très-Saint Père, et servez-vous le premier.

petite harangue ; harangue aussi incolore et aussi insignifiante que possible.

Jugez-en. Aux officiers de la garde républicaine le ministre dit :

« Je compte sur votre dévouement pour nous aider à faire respecter le gouvernement républicain ; »

A Messieurs les maires et adjoints : « Je vous remercie de votre administration ferme et intelligente. »

Au syndicat des agents de change : « Vous pouvez compter sur notre résolution de maintenir le calme et la paix. »

Comme on le voit, ces banalités pourraient se chanter sur le même air avec accompagnement d'orgue de Barbarie, et cela nous rappelle involontairement la scène de la *Grande Duchesse*, où le fusilier Fritz répond aux compliments et aux aubades à l'occasion de son mariage :

« Messieurs les tambours, j'ai déjà expliqué à messieurs les trompettes que je les remerciais infiniment, etc. »

Maintenant, y a-t-il moyen de faire autrement ? Eh non sans doute ! Conclusion : les discours et les bonbons du jour de l'an se ressemblent : ils sont d'une fadeur souvent lourde pour l'estomac.

1^{er} janvier, compliments, 2 janvier reprise des hostilités.

Après messieurs les tambours, nous voulons dire après la garde républicaine, les maires, les agents de change, deux députés du Rhône, MM. Millaud et Guyot, sont allés soumettre à Jules Simon quelques observations trop fondées touchant l'arrêté Welche sur les pompes funèbres.

1^o Pourquoi exiger l'indication des stations de convois quand la loi sur la déclaration des décès est muette à cet endroit ?

2^o Pourquoi demander la communication impossible d'allocutions ou de discours qui, neuf fois sur dix, sont improvisés ?

3^o Pourquoi enfin n'autoriser les convois du soir qu'à titre exceptionnel, alors qu'il est matériellement impossible d'enterrer tous les morts dans la matinée ?

Le président du conseil a naturellement fort bien reçu nos députés, car Jules Simon recevrait bien le diable en personne ; il a protesté de nouveau de ses excellentes intentions pour la liberté de conscience ; il a pris des notes..., hélas ! M. Buffet aussi prenait des notes ; il a promis, en un mot, que l'application de l'arrêté Welche serait aussi libérale que possible.

Cela est fort bien, et nous croyons volontiers à la sincérité de Jules Simon ; mais vienne un autre ministre, et l'arrêté Welche, qui a cette singulière propriété de pouvoir s'appliquer dans un sens libéral ou réactionnaire, deviendra immédiatement un engin de guerre et de vexations sans nombre.

Quand nos ministres voudront-ils comprendre qu'avec une arme à deux tranchants on finit toujours par se couper les doigts ?

Les exemples ne manquent pas pourtant !

Pendant que nous nous occupons de l'administration du Rhône, serait-il indiscret de demander à nos conseillers municipaux où en est la fameuse question des tramways ?

Il nous semble que cela commence à devenir un peu long. Nous savons que le rapport déposé par la première commission rencontre une opposition assez vive. Des concessionnaires auraient fait des propositions plus avantageuses que la Compagnie des Omnibus. Une nouvelle commission a

Le Pape. — Oh soyez tranquille, je ne ferai pas grand mal à votre brioche, je mange si peu !

Victor Emmanuel. — Ne vous gênez pas, Saint-Père, et mangez à votre appétit.

Le Pape. — Vous paraissez un bon garçon, mon fils et je regrette presque de vous avoir excommunié si souvent.

Victor Emmanuel. — Votre Sainteté est trop bonne.

Le Pape. — Puisque vous le permettez, je prendrai pour moi ce petit morceau.

Victor Emmanuel. — C'est trop de modestie.

Le Pape. — Et cet autre aussi...

Victor Emmanuel. — Ah !

Le Pape. — Oui, pour mes cardinaux.

Victor Emmanuel. — Fort bien.

Le Pape. — Et cet autre encore ?

Victor Emmanuel. — Pour qui ?

Le Pape. — Pour mes archidiacres.

Victor Emmanuel. — Bon.

Le Pape. — Et cet autre également.

Victor Emmanuel. — Ah ! mais...

Le Pape. — Pour mes gardes-nobles.

Victor Emmanuel. — C'est fini, n'est-ce pas ?

Le Pape. — Et cet autre de plus.

Victor Emmanuel. — Vous me parliez d'un pauvre appât ?

Le Pape. — Pour mes camériers.

été nommée, un second rapport va être déposé... Mais voyons, voyons, de ce train là nous n'aurons jamais de tramways avant l'an 2000.

La question est-elle insoluble ? Nous ne pensons pas, et, suivant notre humble jugement, rien n'est plus facile que d'en sortir.

Puisque l'on ne peut s'entendre sur le choix d'un concessionnaire, pourquoi ne pas recourir à une adjudication ?

Non pas une adjudication pour rire, mais une véritable adjudication, où l'entrepreneur offrant les meilleures conditions sera certain d'obtenir la concession.

On objecte les surprises, les casse-cou, les offres peu sérieuses et irréalisables.

Mais le cahier des charges pourquoi est-il fait ?

Qui empêche de stipuler des conditions des garanties qui mettent la Ville à l'abri de toute mésaventure financière ou autre ?

De cette façon, le Conseil municipal de l'administration ne seraient pas accusés de favoriser telle ou telle Compagnie au préjudice d'une autre ; et, tout en sauvegardant les intérêts publics, on éviterait les récriminations et les soupçons auxquels donne toujours lieu les monopoles concédés arbitrairement.

Une adjudication sérieuse, — le remède est là.

Nous cherchons vainement quelle raison on peut lui opposer, sinon qu'on le trouve trop simple.

Un peu de divorce.

La condamnation de M. de Germigny et la dégradation à laquelle est voué désormais le misérable, ont fait revenir sur le tapis cette grosse question de l'indissolubilité du mariage, qui ne saurait se rompre même devant l'infamie de l'un des deux époux.

Que le mari devienne un être abject et repoussant, que la femme traîne dans l'indignité un nom honorable, rien n'y fait : une loi inexorable réunit ces deux êtres et les rive à la même chaîne, aussi pénible et aussi douloureuse parfois que la chaîne du bagne.

Il y a là une absurdité légale contre laquelle tous les gens sensés et raisonnables doivent protester énergiquement. Déjà le mouvement s'accroît. Un avocat du barreau de Lyon, M. J. Devienne, a publié récemment une brochure très-substantielle et très-étudiée sur cette grave question du divorce.

La loi d'une main, la raison de l'autre, M. Devienne arrive à prouver que l'indissolubilité du mariage, inventée pour les besoins du cléricisme, est un préjugé plus nuisible qu'utile à la société. Le divorce doit être réglementé, sans doute, et soumis à des cas d'une gravité spéciale. Il ne faut pas que l'on puisse changer de mari ou de femme comme l'on change de faux-col ; mais nous sommes convaincus que le nombre des célibataires serait moins grand, que les unions irrégulières seraient moins fréquentes si le mariage ne vous confinait pas dans une cage de fer, d'où il est impossible de sortir, quand même votre conjoint est enragé.

La brochure de M. Devienne est intitulée : *Faut-il rétablir le divorce ?* Lisez là et après vous répondrez : Oui.

Les peuples sont en train de faire des bêtises.

Pendant que les bons Turcs acclament avec des cris de joie une Constitution qui

Victor Emmanuel. — J'espère que cette fois...

Le Pape. — Et cet autre toujours...

Victor Emmanuel. — Mais considérez, Saint-Père...

Le Pape. — Pour mes couvents...

Victor Emmanuel. — Ah cette fois, c'en est trop ! Les cardinaux, les archidiacres, les gardes-nobles, les camériers, passe encore, mais les moines jamais ! avec des avangés semblables, mon royaume n'y suffirait pas, et je me vois obligé de couper les vivres ! Votre Sainteté a trop d'estomac à nourrir !

On lit dans la Défense. — Et voilà comment on persécute l'Eglise !

On lit dans l'Univers. — Le chef de la chrétienté est menacé de mourir de faim !

En Orient

L'Angleterre. — Moi je veux la croûte.

L'Australie. — Moi je veux la mie.

La Russie. — Moi je veux la croûte et la mie.

La Turquie. — Et moi, s'il vous plaît ?

La conférence. — Vous, vous êtes la brioche, et les brioches n'ont qu'une chose à faire : se laisser manger !

L. LECLAIR.

En Allemagne

L'empereur Guillaume. — Avez-vous invité nos chers cousins et nos braves alliés, Bismarck !

Le prince de Bismarck. — Oui sire. Le roi de Bavière, le roi de Saxe, le roi de Wurtemberg, le grand duc de Bade sont là qui attendent.

L'empereur Guillaume. — Où cela ?

Le prince de Bismarck. — Dans l'antichambre.

L'empereur Guillaume. — Fort bien. Quand ce sera prêt, vous les appellerez.

Le prince de Bismarck. — Mais ils peuvent entrer maintenant, voilà le gâteau !

L'empereur Guillaume. — Le beau gâteau ! Ah les gais-lards ne vas à plaindre, allons qu'ils viennent !

Le roi de Bavière. — Ça va-t-il ?

Le roi de Bavière. — Ça va-t-il ?

L'empereur Guillaume. — Santé se maintient à Dresde ?

Le roi de Saxe. — Pourrais-je être malade quand l'empereur se porte bien ?

L'empereur Guillaume. — Allons pas de flagornerie, je n'aime pas ça. Et nos petits soldats, Charles, marchent-ils un peu ?

Le grand duc de Bade. — Nos petits soldats marchent comme il plaît à votre majesté.

L'empereur Guillaume. — La discipline, à la

n'est qu'une énorme farce, les Indous célèbrent leur nouvelle impératrice, Sa Majesté Victoria I^{re}, ex-reine de la Grande-Bretagne. Il paraît que les fêtes ont été splendides à Delhi, et qu'on n'a pas tiré moins de six cents salves d'artillerie.

Six cents salves, soit douze mille six cents coups de canon pour consacrer une nigaude du Parlement anglais.

Voilà de la poudre tirée, non pas aux moineaux, mais aux dindons.

ZÈDE.

Autour des Écoles

Sous l'Empire, les professeurs de lycée étaient traités approximativement comme les Juifs au moyen-âge. On leur interdisait de porter la barbe, d'aller dans les cafés, et de lire les journaux de l'opposition. On leur enjoignait de suivre la messe, de souscrire aux pieuses loteries, et de signer à tout propos des adresses de haute flagornerie. Quand arrivaient les distributions de prix, ils encourageaient la peine d'une disgrâce, s'ils n'applaudissaient pas à outrance le petit discours où le préfet de l'endroit célébrait les vertus de leurs majestés régnantes. Ce n'étaient point des hommes, mais des machines à parler. Ah ! quel beau temps pour les pédagogues que celui des Fortoul et des Duruy !

Ce beau temps dure encore. L'administration universitaire a conservé un reste de son tendre patronage d'autrefois. Elle veille avec un soin particulier sur les lectures de MM. les professeurs. Elle ne permet pas qu'ils soient ostensiblement « abonnés à certains journaux » qui sont partisans de la liberté de conscience, de l'égalité des honneurs funébres et de l'absurdité des miracles. Le scandale est si facile !

Il y a scandale quand un professeur arrive au lycée en laissant poindre dans la poche de son paletot le titre du *Rappel*.

Il y a scandale quand un professeur, ayant éternué en classe et ayant besoin de sortir son mouchoir, tire au préalable de sa poche un exemplaire de la *République Française*.

Il y a scandale quand un professeur sous-loue dans un café voisin le *XIX^e Siècle*. Scandale enfin, trois fois scandale, quand les écoliers dérobent dans le pupitre d'un pion un numéro de la *Renaissance*.

Et voilà où nous en sommes, en fait de progrès et de bon sens, en l'an de grâce 1876 ! L'ordre moral, traqué dans les préfectures, les commissariats de police, les mairies et les parquets, se réfugie dans les bureaux des recteurs et des inspecteurs d'académie. N'est-il pas temps que le balai ministériel se promène un peu de ce côté-là ?

M. Waddington ignore sans doute le nombre de fruits secs et de professeurs manqués qui rendent des oracles tout-puissants dans l'administration.

Les Lycées de l'Etat ne sont cependant point envahis par les fausses doctrines. On y malmène assez rudement les institutions révolutionnaires, qui ne relèvent pas de la souveraineté papale. Oyez plutôt :

Dans le courant du mois dernier, au Lycée de N..., l'aumônier a fait aux élèves des classes moyennes une conférence sur les associations qui, se couvrant d'un masque humanitaire, trament dans l'ombre les plus noirs complots contre la société et le catholicisme. Il a flétri ces abominables francs-maçons, qui signent avec leur propre sang la haine de l'Eglise, et qui font venir dans leurs réunions des cadavres, sur lesquels ils jurent fidélité aux théories matérialistes, d'après lesquelles l'homme est un singe et la conscience une fonction digestive. Aux yeux de cet abbé, les francs-maçons sont le malheur du génie humain. Ils ont amené tous les fléaux sur la terre, les inondations, la peste, l'oidium et le phylloxera. Ils forment un Etat dans l'Etat, et, si leur association ne disparaît pas bientôt, l'antéchrist, les déluges, la fin du monde, ne tarderont pas d'arriver.

A la bonne heure ! L'*Univers* et la *Défense*, Veillot et Dupanloup, n'accuseront plus l'université d'être une fournée d'athéisme. Quand M. de Belcastel interpellera encore M. Waddington sur les doctrines rationnelles, qui ont cours dans les écoles, il pourra lui répondre : « Vous êtes dans une profonde erreur ; nous enseignons que les francs-maçons sont d'affreux conspirateurs, des fourbes, des fripons, presque des assassins. » Que voulez-vous de plus ?

RELIGION & SCANDALES

Les cléricaux sont dans une mauvaise veine, et une sorte de fatalité semble s'appesantir sur eux, en mettant à jour toute une série de scandales et de crimes lamentables.

Ce n'était pas assez du curé de Viroflay enlevant une jeune mariée, ce n'était pas assez du comte de Germiny, convaincu de la plus basse abjection à laquelle un homme puisse descendre. Voici pour compléter la trilogie un misérable prêtre, l'abbé Boujard, qui vient d'être arrêté sous l'horrible inculpation de viol sur une enfant de neuf ans.

Que dire, que faire devant de semblables abominations ? Et quelle peut-être l'attitude de ces journaux dévots, si prompts à jeter l'injure et l'anathème sur la corruption des républicains et des libéraux ?

Comment parler de ces scandales multiples qui frappent les plus hauts bonnets de la faction ultramontaine ?

Hélas ! le cas est embarrassant et la situation pénible pour les organes du fanatisme religieux et les partisans du *Syllabus* infallible.

Aussi, les uns se taisent quand c'est possible ; les autres, obligés de parler par l'éclat du scandale, poussent quelques gémissements bien sentis et terminent inévitablement par cette phrase larmoyante :

— Ce qui nous afflige surtout, c'est que « les journaux républicains vont exploiter « ces ignominies et les faire rejaillir sur « la religion et sur la doctrine du Christ.

Eh bien ! non, les journaux républicains ne feront pas cela, et de ce chef nos confrères pieux peuvent se rassurer et sécher leurs larmes.

Les journaux républicains n'ont jamais eu la pensée de rendre la religion solidaire des dégradations ou des crimes de quelques misérables que l'on croit religieux quand ils ne sont qu'hypocrites.

La doctrine du Christ n'a absolument rien à voir aux ordures de M. de Germiny pas plus qu'aux attentats de l'abbé Boujard, et nous serons les premiers, au contraire, à dégrader la religion de ces associations ignobles. — Mais, plus la religion est respectable et hors d'atteinte, plus il est essentiel de condamner et de flétrir les coquins qui se servent du masque religieux pour perpétrer leurs infamies ; plus il importe de mettre au jour leur honteuse personnalité, et de dire hautement : Vous voyez cet individu, qui jouait au dévot et au saint homme, ce n'était qu'un coquin !

Et, en faisant cela, non-seulement les journaux républicains n'attaquent pas la religion, mais ils la défendent, mais ils la purifient en éloignant d'elle les criminels et les polissons qui la déshonorent.

C'est un thème bien usé et bien exploité par les feuilles cléricales que cette accusation sottise d'outrager la religion à propos de tout.

Il nous est impossible de hasarder la moindre critique, sans nous voir lancer cette apostrophe indignée : Vous outragez la religion !

Nous plaisantons les pèlerinages et les miracles, nous mettons le public en garde contre l'exploitation de nos thaumaturges modernes : — Vous insultez la religion !

Nous attaquons l'intolérance de certains fanatiques, nous signalons les brochures injurieuses et quelquefois ordures de quelques marguilliers épiléptiques : — Vous insultez la religion !

Nous défendons ce qui reste d'indépendance au clergé français contre la domination et la dictature de la curie Romaine : Vous insultez la religion !

Nous démontrons l'absurdité de la science orthodoxe, nous opposons l'expérimentation et les découvertes aux révélations et au mysticisme : — Vous insultez la religion !

Cet éternel refrain ne rate jamais et revient à chaque instant sur la moindre question de critique ou de controverse.

Il n'est plus permis, suivant nos bons apôtres, de trouver Coquille absurde ou Venillot grossier, sans insulte la religion.

Ah çà ! quand en aura-t-on fini avec ces balourdises idiotes ?

Qu'on le sache donc une bonne fois, la religion elle-même n'est jamais en cause dans nos polémiques et dans nos satires, elle plane fort au-dessus des drôles qui en font métier et commerce, soit pour extirper l'argent des nigauds, soit pour voiler leurs turpitudes.

Les pratiques que nous attaquons s'appellent le cléricisme, et le cléricisme est le pire ennemi de la religion, — attendu qu'il fait du christianisme tolérant et charitable une œuvre de parti et de haine.

Il ne faut pas que la *Défense* de Mgr Dupanloup ou le *Français* de M. Buffet viennent nous parler de la doctrine du Christ, car cette doctrine a été audacieusement travestie par eux.

Là où le Christ prêchait une religion essentiellement démocratique, une religion de charité et de paix, les politiques de combat sont venus nous présenter une religion aristocratique et hautaine, basée sur la suprématie de je ne sais quelles classes dirigeantes où l'on rencontre des comte de Germiny.

Ce sont ces théories étranges que nous combattons, ce sont ces Pharisiens de la nouvelle école que nous démasquons sans scrupule quand l'occasion s'en présente.

Et loin de rendre la religion responsable de leurs méfaits, nous déplorons sincèrement que ses adeptes les plus fanatiques soient parfois ses serviteurs les plus indignes.

CHEZ LE VOISIN

PARIS.—Les prix de poésie décernés par l'Académie française passionnent le public au même point que les prix Monthyon, et ce n'est guère dire. Une petite incursion dans les sujets de ces concours n'est cependant pas sans intérêt.

L'an passé, le sujet du concours de poésie était Livingstone. Des grinceux ont trouvé que ce n'était guère national ; que si l'Académie voulait glorifier les grands travaux géographiques, la France avait à offrir un de ses plus nobles enfants, Francis Garnier, tué glorieusement au Tonkin, en voulant donner un empire à son pays.

Cette année, le sujet choisi est l'éloge d'André Chénier.

Nous avons perdu, depuis moins de dix ans, dans les lettres Dumas père, Georges Sand, Michelet, Quinet, — aucun d'eux n'était de l'Académie ; — dans les arts, Carpeaux, Aimé Millet, le sculpteur Barye, Félicien David, etc. Croyez-vous que l'Académie jetera un de ces noms à ses lauréats ? Elle préfère Childebrand, je veux dire André Chénier.

Nous que l'éloge de ce poète n'ait pas été fait vingt fois, mais il a été victime de la Terreur, et c'est si agréable par ce temps de République de dauber la Révolution. Il plaît à l'Académie de se donner de ces satisfactions de douairière. Grand bien lui fasse !

GRENOBLE. — Mgr l'évêque de Grenoble a prescrit une quête pour l'établissement à Lyon d'une de ces Universités catholiques si chères au cœur de M. de Germiny. La quête, aux termes du mandement épiscopal, doit avoir lieu dans toutes les églises et chapelles du diocèse. Elle se fera, par conséquent, dans les lycées et collèges universitaires.

Voilà donc les professeurs et les élèves de l'Université de France, — la vraie, celle-là, — invités à coopérer à la création de leurs plus mortels ennemis. L'oubli des injures a beau passer pour une maxime évangélique, il ne saurait aller jusque là. Libre à Messieurs les cléricaux d'essaimer leurs Universités aux quatre coins du ciel ; mais qu'ils ne poussent pas l'aplomb jusqu'à demander aux libéraux l'argent nécessaire.

Qui sait pourtant, il y aurait peut-être un moyen. L'*Indépendance belge* contait l'autre jour l'histoire de religieuses qui avaient décidé leurs élèves à faire le sacrifice de leurs opulentes chevelures pour l'œuvre du denier de St-Pierre. Si ce procédé sourit aux aumôniers de lycées, qu'ils en usent ; malheureusement nos lycéens portant les cheveux coupés très-ras, l'offrande sera toujours maigre.

ROME. — La doctrine chrétienne vient de recevoir une bonne leçon du *Syllabus* et de l'Infaillibilité papale.

Répondant aux souhaits de nouvel an de la noblesse romaine représentée par le marquis Cavaletti, Sa Sainteté Pie IX s'est exprimée ainsi :

« Ce fut toujours pour moi un grand bonheur de me trouver souvent au milieu de l'aristocratie, « afin de pouvoir apprécier combien les bons « exemples qu'elle donne sont efficaces pour édifier « et instruire les peuples. »

Il est probable qu'en ce moment-là le pape ne songeait pas aux bons exemples donnés par certains aristocrates du genre de M. de Germiny. Mais il n'en est pas moins curieux de constater quel chemin nous avons fait depuis 1877 ans.

Le Christ se plaisait volontiers au milieu des pauvres et des humbles, et ne s'en cachait point. Son Vicaire déclare qu'il a toujours eu un « grand bonheur » à se trouver au milieu de l'aristocratie !

Il y a longtemps que nous soupçonnions le catholicisme ultramontain de n'être qu'un instrument de domination et de suprématie des classes dites dirigeantes, mais jamais cette prétention singulière ne s'était affirmée avec autant d'éclat et par une bouche plus autorisée.

— Laissez venir à moi les petits enfants, disait Jésus.

Le Pape infaillible a changé tout cela :

— Laissez venir à moi les aristocrates !

LES CONTES DE FÉES

Nous voulons parler des vrais contes de fées, de ces premiers livres que l'on donne aux enfants et que les éditeurs publient dans tous les formats.

Il est difficile, à l'époque du jour de l'an, d'entrer dans une maison où il y a une fillette ou un petit garçon, sans trouver sur la table *Barbe-Bleue*, le *Petit-Poucet*, la *Belle au bois dormant*, ou *Peau d'Ane*, magnifiquement illustrés.

Eh bien, nous tenons à le dire, ces histoires sont absolument saugrenues, et il n'en est pas une où l'intelligence enfantine ne soit éveillée ou arrêtée par des détails dont l'explication est des plus saugrenues.

Il y avait longtemps que nous n'avions lu les contes de fées classiques, mais en ouvrant l'autre jour un de ces volumes dorés sur tranches, nous avons été frappé de l'inconséquence incroyable dont on fait preuve en mettant ces livres entre les mains d'une fillette de sept ans ou d'un gamin de huit.

Vous croyez que nous plaisantons, attendez la preuve.

Voici *Peau d'Ane* par exemple ; certes *Peau d'Ane* a la réputation d'être inoffensif au suprême degré.

Eh bien, *Peau d'Ane* n'est autre chose que l'histoire d'un roi amoureux de sa fille et qui veut l'épouser de gré ou de force.

Resolue à repousser cet amour « coupable », sa fille lui demande tour à tour une robe couleur de soleil, une robe couleur de lune, une robe couleur du temps, etc.

Or, pensez-vous sincèrement qu'un conte ayant pour donnée un amour incestueux soit une lecture très-édifiante ; et n'entendez-vous pas d'ici les questions d'une jeune curieuse :

— Pourquoi un papa ne peut-il pas épouser sa fille ?

— Parce que c'est défendu.

— Pourquoi est-ce défendu ? et ainsi de suite.

Passons à la *Belle au Bois Dormant* :

Il était une fois un roi et une reine qui ne pouvaient avoir d'enfants. Ils allèrent à toutes les eaux du

monde, vœux, pèlerinages, tout fut mis en œuvre, rien n'y faisait. Enfin pourtant la reine devint grosse et accoucha d'une fille.

Il y a dans ces cinq lignes de quoi éveiller tout un monde d'idées et de commentaires au moins prématurés dans la cervelle de Lili ou de Toto et je vous défie de faire cette édifiante lecture à haute voix sans être arrêté par des interrogations difficiles à éviter.

« Comment les pèlerinages ou les eaux donnent-ils des enfants ?

« Qu'est-ce que c'est qu'une reine qui devient grosse et qui accouche, etc. »

Maintenant à la *Moralité* :

Attendre quelque temps pour avoir un époux Riche, bien fait, galant et doux, La chose est assez naturelle ; Mais l'attendre cent ans et toujours en dormant, On ne trouve plus de femelle Qui dormit si tranquillement.

Comme c'est gracieux à réciter par un muscad rose ?

Enfin le *Petit-Poucet* lui-même, oui l'innocent *Petit-Poucet*, contient des théories d'une morale assez relâchée pour figurer avec honneur dans la petite correspondance du *Figaro*.

Lisez ceci :

Le *Petit-Poucet* gagnait tout ce qu'il voulait, car une infinité de dames le payaient parfaitement pour avoir des nouvelles de leurs amants, et ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris, mais elles le payaient si mal qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Que pensez-vous de cet ingénieux rapprochement entre amants et maris ? Sont-ce-là des choses faites pour former le cœur et l'esprit du jeune âge ?

Nous ne citons, bien entendu que les passages les plus saillants, mais tout le reste se vaut dans ces contes de fées. Le prince Chéri, le prince Charmant, la belle je ne sais quoi, — à chaque ligne il n'est question que d'amour, de flammes, d'époux, de grossesse, d'accouchement, etc.

Franchement, sans être bégueule, nous pensons qu'il y a mieux que cela à donner à lire aux enfants, et il est inouï que depuis plus d'un siècle on se plaise à meubler les imaginations juvéniles de ces balivernes généralement sottes et souvent malsaines.

THÉÂTRE

GRAND-THÉÂTRE

Le nouveau cahier des charges pour l'année prochaine vient d'être adopté par la commission municipale. Au premier jour, il sera soumis au Conseil. Sans en connaître la teneur, nous savons qu'il contient certains articles qu'il nous semblait indispensable d'y introduire et que nous avions indiqués précédemment, c'est-à-dire le détail du personnel lyrique, dramatique et dansant, ainsi que des chœurs et de l'orchestre. Egalement les débuts ne sont point laissés à l'arbitraire seul du commissaire de police.

Enfin la subvention sera très-probablement de 150 000 francs, somme suffisante pour permettre à un impresario de faire honorablement ses affaires et les nôtres. Quant au cautionnement et au fonds de roulement demandés, ils se montent à 120 000 fr. et on en exigera, dit-on, le dépôt préalable à tout solliciteur de la direction. Sans doute cette mesure aura tout d'abord l'avantage d'éloigner les personnalités sans surface financière qui se mettraient sur les rangs. Par contre, elle présente l'inconvénient d'en écarter d'autres, peut-être fort méritantes, qui engagées actuellement dans des entreprises théâtrales prospères, ne sauraient néanmoins dès-à-présent disposer de 120 000 fr.

Relativement à l'orchestre, le cahier des charges, assure-t-on, fixe le minimum des appointements dus à ses membres. Nous ne sommes pas éloignés d'approuver cette ingérence de la ville dans le budget des directions, étant donnée la tendance de celles-ci à diminuer sans cesse le prix des services de ses musiciens. Quand on songe qu'il faut à un artiste, outre l'intelligence, — 10 ou 15 ans d'un travail assidu pour arriver à un premier pupitre et gagner de 7 à 8 francs par jour, tandis qu'un chanteur souvent médiocre, touche de 300 à 500 francs par soirée, on se demande comment il est encore possible de trouver à composer un orchestre.

Ajoutez qu'en dehors de ce profit en argent, le chanteur a la chance d'être souvent applaudi — au moins par la claque, — alors que le musicien récolte rarement des bravos et que son talent individuel se perd au milieu d'une exécution d'ensemble.

Mais si le Conseil municipal se décide à fixer le minimum des émoluments de l'orchestre, peut-être lui serait-il possible, — quoiqu'il soit déjà tard pour étudier cette question très-complexe, — d'accorder satisfaction à la pétition de MM. les musiciens réclamant que l'orchestre soit payé directement par la ville, en déduction de la subvention, sur la base de 2,400 fr. pour les solistes, 1,800 fr. pour les premières parties et 1,200 fr. pour les autres, — chiffres qui n'ont rien d'exorbitant. Cet arrangement dont le défaut serait de rendre l'orchestre et son chef trop indépendants du directeur, lui assurerait, d'autre part, un ensemble et une cohésion fort désirables, et le mettrait à l'abri du caprice ou de l'avarice d'un impresario quelconque. Seulement, pour que cet orchestre, tout en demeurant homogène, pût se retremper quelquefois par des éléments nouveaux, il serait indispensable que tous les quatre ans, par exemple, pour le chef, et tous les deux ou trois ans pour les membres, un concours vint le renouveler, et surtout que MM. les professeurs du Conservatoire de Lyon fussent rigoureusement et sans privilège soumis à ce concours.

Il est bien entendu que nous n'avons aucune prétention à formuler un projet et que nous nous bornons ici à ébaucher quelques idées personnelles.

G. LAURENT.

Pour les articles non signés, l'administrateur-Gérant,

A. ALRICY.

Lyon. — Imprimerie LARABRE, A. ALRICY, successeur.

EXTRAIT
DU
CATALOGUE GÉNÉRAL




	AU 1 ^{er} TITRES	
12	Couvertures table.....	50 »
12	— dessert.....	54 »
12	Cuillères à café.....	15 »
1	— poivré.....	11 »
1	— ragoût.....	7 50
1	— sauce.....	6 »
1	— sucre.....	7 50
1	— punch.....	7 50
1	— crème.....	7 50
12	Couvertures dessert.....	30 »
12	— service.....	30 »
4	— Service à salade.....	30 »

RAYURE — Capitale, anglaise, gothique à 5 c.
 la lettre. — Expédition toujours *franco* l'emballage et *franco* de port, au-dessus de 51 francs —
RAYURE contre argenterie et vases couverts en
 cuivre.
 commander le Catalogue général de la manufacture
 de **RAYURE** et **RAYURE**, boulevard Voltaire, 15, PARIS.